
L'humanisme et la Bible

L'avènement de l'humanisme dont la chronologie est différente selon les pays considérés, puisque l'Italie précède les autres d'au moins un demi-siècle, a pu être qualifié de « révolution scientifique » s'exerçant dans le domaine biblique car les humanistes de la Renaissance ont modifié la problématique pour l'étude du Nouveau Testament, les méthodes pour y répondre et les règles de l'interprétation¹.

La question qui se pose dès l'abord est donc celle-ci : les humanistes ont-ils abordé la Bible avec une nouvelle problématique qui les a comme nécessairement amenés à vouloir un texte plus fidèle à l'original que l'antique Vulgate ? Ou bien est-ce l'inverse ? Est-ce le respect de l'original hébreu et grec qui les a conduits progressivement à une nouvelle problématique, voire à une nouvelle herméneutique ? Sont-ils d'abord des philologues ou des grammairiens, pour ne pas employer abusivement le terme d'exégètes qui semble de deux siècles postérieur² ?

La conviction des docteurs de Sorbonne penchait certainement vers la première hypothèse : les humanistes abordaient le texte sacré avec des préjugés anti-scolastiques et donc, pour eux, anti-théologiques. Ou pire, ils étaient des grammairiens qui s'improvisaient théologiens : des « humanistae theologizantes », disaient-ils avec mépris³. Il n'y avait donc

1. J. BENTLEY, *Humanism and Holy Writ*, Princeton, 1983, p. 218.

2. On le trouve utilisé en 1732 par le *Dictionnaire de Trévoux*. Sur le conflit philologie-théologie (*the inspirational view*), W. SCHWARZ, *Principles and Problems of Biblical Translation*, Cambridge, 1955.

3. C'est l'expression de Noël Béda, syndic de Sorbonne dans les *Annotaciones in Fabrum*, Paris, 1526, Praefatio, fol. aa 1 v°.

nullement à s'étonner, selon eux, que leurs rivaux s'attaquent à la lettre du texte traditionnel et mettent en péril la foi catholique.

La connaissance que nous avons maintenant des humanistes nous fait plutôt pencher vers la seconde hypothèse dans la mesure où elle correspond mieux à la genèse historique de l'humanisme. Mais il est évident, d'une part, qu'il est impossible de concevoir du côté des humanistes en cette fin du xv^e et au début du xvi^e siècle, une distinction trop tranchée entre philologie et théologie puisque, précisément, ils seront amenés à en prôner la réconciliation. D'autre part, le débat va considérablement s'obscurcir et se compliquer avec l'arrivée de Luther dont les rapports avec les humanistes sont complexes, ou de Bucer, Zwingli ou Mélanchthon qui, de formation humaniste, optent pour une compréhension radicalement nouvelle de l'Écriture, au sens où elle veut atteindre la racine du message scripturaire.

Il convient, en préface à notre étude, de replacer l'humanisme dans sa démarche initiale et peut-être essentielle, avant de le voir confronté à l'Écriture sainte car elle apparaîtra non comme son but mais comme son instrument privilégié.

LA BIBLE AU SOMMET DE LA PÉDAGOGIE

Au xvi^e siècle, si nous nous situons au niveau du langage, il n'y a pas d'Humanisme, il n'existe que des humanistes. Et qui sont-ils ? Des hommes, souvent des clercs, qui s'adonnent aux *studia humanitatis*, ces « lettres », ces *artes* qualifiés en un latin intraduisible de « liberales », « bonae » ou « humanae ». Derrière cette culture gréco-latine, païenne surtout mais aussi chrétienne des premiers siècles de l'Église, qui, pour eux, est l'*humanitas*, on doit entendre la *paideia* hellénique que Cicéron a ainsi traduite⁴.

Les humanistes sont donc avant tout des professeurs comme Lefèvre d'Étaples, John Colet ou Guillaume Budé, des précepteurs ou conseillers de grands personnages comme Erasme ou Vivès, ou simplement des pères de famille bien pourvus socialement et financièrement comme Thomas More, bientôt homme d'État d'ailleurs.

Les humanistes sont donc mus par leur idéal de pédagogues, convaincus que tout peut s'enseigner, y compris la religion, la « piété » et cela depuis le jeune âge. Erasme devient vraiment le précepteur de son temps, de l'*Enchiridion* de 1505 à l'« Institution du Prince chrétien » (1516) destiné au futur Charles Quint, du *De pueris statim ac liberaliter instituendis* (1529) à « la Civilité puérile et honnête » de l'année suivante.

4. E. GARIN, *L'éducation de l'homme moderne*, trad. fr., Paris, 1968.